

Un redoutable instrument de combat :
l'Histoire de l'armée allemande 1939-1945
de Philippe Masson, Paris, éd. Perrin,³ 2010, 661p.¹

Léonord Bazinek, leonore.bazinek@laposte.net

Introduction²

Fautes gênantes dans la plupart des expressions allemandes qui, par ailleurs, ne sont presque jamais traduites, index trop lacunaire, absence de liste des sigles, citations et restitutions non *référéncées*, longs chapitres sans sous-titrages - tous ces éléments font en sorte que, du point de vue philologique déjà, l'ouvrage *Histoire de l'armée allemande 1939-1945* de Philippe Masson (1928-2005) pose problème. Cependant, *nobody is perfect* et le lecteur désireux d'aller plus loin obtient quand même des informations et une bibliographie de base lui permettant d'amorcer sa recherche. Etrangement, bien que l'exactitude philologique ne soit pas le point fort de ce livre, l'ouvrage atteste que son auteur maîtrise son sujet. Le texte est fluide et agréable à lire.

Ceci dit, il y a bon nombre de contresens, des répétitions, et il y a un problème de fond qu'il convient de traiter avant d'en venir au contenu. Ce problème se cache derrière un tour de passe-passe méthodologique. En effet, Masson construit un modèle explicatif en absence d'analyse philosophique. Par cette *metabasis ei allo genos*, il fait passer sa disculpation, sa sympathie relative, pour l'œuvre hitlérienne. Ce constat s'appuie sur une analyse de ce livre que *le présent essai* s'attache à restituer. Les chapitres sont présentés dans l'ordre proposé par l'auteur; présentation qui met l'accent sur ses chaînes argumentatives, le but étant de justifier l'observation de cette sympathie relative pour Hitler.

Il s'impose, en outre, d'éviter cette confusion entre récit historique et explication; bref de maintenir un niveau critique qui permet de considérer à la fois les données historiques et les questions de sens. Nous nous proposons alors de maintenir l'approche de Masson, à savoir combiner histoire et philosophie de l'histoire, mais nous cherchons à démêler les deux dimensions.

Comme le style de Masson se distingue par une grande fluidité, l'absence de sous-titres ne gêne pas trop la lecture. Cependant, quand on veut résumer les chapitres, on remarque que, par cette absence d'intertitres, l'intention de l'auteur se perd. Il faut la dégager dans l'implicite du texte. C'est ainsi que j'ai constaté cette étrange approche à Hitler. C'est peut-être purement subjectif – mais prenons par exemple le fait de l'absence du nom de Hitler dans l'index. Un détail, certes. Toutefois, ce détail renforce mon étrange sentiment que, pour Masson, Hitler est quelque part un absolu. Aussi, les renvois d'un chapitre à l'autre manquent. Il est alors vraiment difficile de repérer son fil conducteur. Le lecteur n'aperçoit pas forcément cette *metabasis ei allo genos* effectuée par l'auteur.

Un dernier point est encore à aborder au préalable. Il est fortement conseillé de compléter cette lecture par d'autres auteurs comme nous le faisons à l'occasion par Raul Hilberg et Viktor Klemperer. En effet, ce livre de Masson semble présupposer des lecteurs parfaitement au courant sur les circonstances de cette « guerre absolue³ ».

Venons-en alors à la présentation.

1932-1940 : De la *Wehrmacht* à la Guerre totale

¹ Mes remerciements à Corinne Benestroff pour son précieux travail de *relecture* et de commentaire.

² Léonord Bazinek, leonore.bazinek@laposte.net

³ Philippe Masson, *Histoire de l'armée allemande 1939-1945* [1994, 1997], Paris, Perrin ³2010, p. 279.

Dans l'*Avant-propos*⁴, l'auteur explique qu'il se propose de « combler une lacune⁵ », puisque malgré l'importance de la *Wehrmacht* pour « la révolution militaire de la seconde moitié du XXe siècle⁶ », personne n'a encore entrepris d'écrire l'histoire de l'armée du III *Reich*. Certes, nous ne pouvons pas contester ce constat. Cependant, force est de rajouter que ce livre comporte subrepticement une autre hypothèse, à savoir la mise en exergue de certaines qualités de Hitler.

Le premier chapitre, *De la Reichswehr à la Wehrmacht*⁷, démarre avec une présentation du général Hans von Seeckt⁸. Von Seeckt a reconstitué l'armée allemande après la défaite de 1918 sous les conditions de Versailles. Von Seeckt et ses collaborateurs essaient en même temps de tirer des enseignements de la guerre 1914-18 pour éviter de répéter les mêmes fautes. « Le recrutement », précise Masson, « porte essentiellement sur des jeunes gens issus des régions agricoles et des petites villes. Sont éliminés les ressortissants des grands centres industriels et les Israélites⁹. » Dès 1932, von Seeckt se préoccupe de la transition entre la *Reichswehr* et la *Wehrmacht* selon les objectifs formulés par le chancelier Brüning. Le deuxième chapitre aborde *La mise au pas*¹⁰, décisive pour la réussite de cette transition, aboutissant au décret du 16 mars 1935 : « En vertu du paragraphe de cette loi, "le commandant suprême de la Wehrmacht est le Führer et chancelier du Reich. Sous la haute autorité du Führer, le ministre de la Guerre du Reich commande la Wehrmacht, dont il est le commandant en chef " », de sorte que, « au cours des trois années suivantes, l'harmonie la plus profonde règne entre l'armée et le pouvoir¹¹. »

Dans le troisième chapitre, Masson s'interroge sur *Bluff ou réalité ?*¹² de la puissance réelle de cette armée en reconstitution. Tout a été fait pour « donner de la nouvelle armée allemande une image flatteuse à l'extrême¹³ ». Cette propagande enjolivante réussit si bien que « Hitler lui-même finit par être victime de ces manœuvres d'intoxication¹⁴ ». Il déclenche la guerre cinq ans trop tôt.

Notons au passage une autre faiblesse de ce livre. Masson traite sur des pages entières de chiffres, de personnalités et de détails techniques, ce qui est aussi le cas dans ce chapitre. Ces passages, d'une valeur informative certaine, car les statistiques et données chiffrées instruisant sur les rations militaires et sur l'équipement, informent aussi, bien avant les discours, sur les mouvements de troupe. Pour autant, la présentation gagnerait en les réduisant au minimum nécessaire, faisant figurer le reste en note ou dans l'annexe. Ainsi, l'argumentation que porte le texte sortirait avec plus de clarté.

Néanmoins, l'auteur réussit *quand même* à esquisser dans ce chapitre l'importance de l'instruction nationale-socialiste, un des nombreux fils conducteurs parsemés dans le texte¹⁵.

Le quatrième chapitre traite de la stratégie de *Blitzkrieg*¹⁶ - mot que Masson ne traduit nulle part. Cette stratégie a été développée dès les années 1920 par von Seeckt. C'est par ce biais qu'Hitler arrivait finalement à soumettre les militaires récalcitrants. Coûte que coûte, il les pousse à avancer, mettant en avant comme exemple le simple soldat et rappelant qu'il a été *lui-même* un de ces simples soldats pendant la dernière guerre. Le *Blitzkrieg* contre la Pologne devient un succès fulgurant. Hitler continue, brusquant le droit, avec la Belgique et les Pays Bas. Il argumente que « la neutralité de la Belgique n'a aucune importance. Personne ne nous reprochera de l'avoir violée dès que nous aurons remportés la

⁴ Ibid., p. 7sq

⁵ Ibid., p. 7.

⁶ Ibid., p. 8.

⁷ Cf. *ibid.*, p. 9-37.

⁸ Cf. *ibid.*, 9-22.

⁹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁰ Cf. *ibid.*, p. 39-63.

¹¹ *Ibid.*, p. 48.

¹² Cf. *ibid.*, p. 65-89.

¹³ *Ibid.*, p. 66.

¹⁴ *Ibid.*, p. 67.

¹⁵ Cf. *ibid.*, p. 87.

¹⁶ Cf. *ibid.*, p. 91-126.

victoire¹⁷ ». Par ce chemin, il ne veut qu'atteindre et vaincre la France. Et effectivement, il y a une *Victoire à l'Ouest*¹⁸, comme Masson intitule son prochain chapitre. La stratégie réussit une fois de plus. La France sera soumise en quelques semaines. Mais le *Blitzkrieg* en lui-même ne suffit pas. Le militaire allemand se met alors *A la recherche d'une stratégie*¹⁹. Ce chapitre tout entier est traversé par la mise en perspective de la relation entre l'Angleterre et l'Allemagne. Hitler concentre ses réflexions (?) plus particulièrement sur l'Angleterre. Selon l'amiral Raeder, un de ses proches, la « "solution finale du problème anglais"²⁰ » est le moteur de ce conflit. Ce projet est l'arrière-plan à la formation de l'axe Berlin-Rome-Tokyo, conclu le 27 septembre 1940²¹. Désormais, les grands blocs qui vont conduire cette guerre devenue mondiale sont constitués : l'Allemagne, l'Italie et le Japon contre le reste du monde. D'après le récit de Masson, on peut dire que la stratégie recherchée concerne deux volets :

1. cette solution finale du problème anglais. Cette solution, pour Hitler, ne signifie pas une destruction de l'Empire britannique. Elle n'a, à la limite, même pas besoin d'une véritable guerre. « En réalité », avance Masson, « le but de Hitler est d'isoler Churchill, de le détacher de la population britannique²². » Nous avons évoqué qu'un des fils conducteurs de ce livre est l'importance de l'instruction national-socialiste. Ici, Masson aurait pu expliciter le lien intrinsèque entre politique et instruction dans le national-socialisme, mais il continue sèchement, comme si ce serait évident : « C'est au peuple anglais qu'il s'adresse²³ ». Cependant, Masson occulte que, si on prend en compte la vision du monde national-socialiste, on comprend que cette stratégie vise l'institution de la guerre totale au sein même de l'Angleterre. Et la guerre totale n'est pas l'embrassement du globe tout entier par la guerre. La guerre totale n'est pas un phénomène géographique. C'est un élément constitutif de la doctrine national-socialiste instituant la guerre pour la mise en place de la doctrine raciale à l'intérieur d'un Etat qui devient ainsi *Reich*, organisant organiquement le peuple et son *Führer*. Autrement dit, cette guerre est à mener à l'intérieur d'un Etat et son but est l'émergence d'un *Reich* ethniquement purifié. Revenons au livre de Masson. Il mentionne que, en 1941, cette stratégie a été appliquée avec un certain succès dans les Balkans, où sont créés « trois Etats, fondés sur des critères ethniques et religieux [...] le Monténégro ressuscité, la Croatie d'Ante Pavelitch et la Serbie du général Néditch²⁴ ». Ces créations s'inscrivent dans la logique mise à l'œuvre par le national-socialisme qui, tout en poursuivant un nouvel ordre de l'Europe, voit la véritable solution du conflit dans l'Est. Et la nature de ce conflit, c'est la question raciale²⁵. Masson dit explicitement que Hitler envisage l'instauration d'une société sociale après ou par la destruction de la clique des capitalistes composés de juifs et de gens souillés de sang²⁶. Cependant, il conclut ce chapitre en rabattant ce conflit sur les buts soi-disant classiques de guerre, à savoir l'acquisition des terres et l'élargissement de l'espace d'influence;

2. la guerre aérienne. Chiffres et détails géographiques occupent l'avant-scène, distrayant l'attention nécessaire pour l'enjeu politique.

Initiatives contre les adversaires de l'Europe nouvelle dès 1941 : la guerre absolue

Le septième chapitre aborde l'immense entreprise de l'attaque de l'URSS, appelée *Barbarossa*²⁷. Ce

¹⁷ Ibid., p. 100.

¹⁸ Cf. *ibid.*, p. 127-149.

¹⁹ Cf. *ibid.*, p. 151-184.

²⁰ Cf. *ibid.*, p. 33.

²¹ Cf. *ibid.*, p. 174.

²² Cf. *ibid.*, p. 155.

²³ Ibid.

²⁴ Ibid., p. 182.

²⁵ Cf. aussi *ibid.*, p. 153sq et 182.

²⁶ Cf. *ibid.*, p. 153-155.

²⁷ Cf. *ibid.*, p. 184-222.

chapitre porte sur les faits de guerre en terrain soviétique. Il se prête pour illustrer ces confusions évoquées sommairement au départ de notre essai.

Par exemple, nous avons lu tout à l'heure qu'Hitler situait la solution du conflit dans l'Est. Aussi, Masson dit que cette guerre trouve ses racines dans *Mein Kampf*²⁸. Et pourtant, en revenant maintenant sur la question de l'Angleterre, il relativise la signification d'un des piliers de la doctrine national-socialiste, à savoir l'acquisition de l'espace de vie²⁹. Masson affirme seulement que cette campagne vers l'Est a pour but d'empêcher une alliance entre l'Angleterre et l'Union soviétique. Il rappelle ensuite qu'il a été prévue de vaincre l'Angleterre par une guerre éclair. De même, Hitler voulait détruire l'Union soviétique en un seul coup³⁰. Mais ce plan échoue. Les Allemands se méprennent sur les conditions géographiques et météorologiques. De même, ils n'ont aucune idée de la puissance de l'armée soviétique. Il y a aussi des failles dans les services secrets.

Avec le chapitre suivant, *Aux portes de l'Asie*³¹, commence la saga de Rommel. Un deuxième point que Masson met en avant dans ce chapitre, c'est l'utilisation des nouveaux panzers³². Troisièmement, il apporte plus de détails sur la guerre en URSS et introduit le front du Maghreb ; ne négligeant bien évidemment pas non plus les combats se poursuivant autour de la Manche.

C'est dans le neuvième chapitre, *Le vent de la Bérézina*³³ où il est pour la première fois question des défaites à l'Est, avec des souffrances humaines indescriptibles. Ce chapitre met en avant l'acharnement de l'armée allemande. Le héros est Erich von Manstein (1887-1973), farouchement antisémite. Masson se garde bien évidemment de mentionner qu'après la guerre et après quatre ans d'incarcération, Manstein devient conseiller d'Adenauer³⁴.

Il en vient aux *Victoires défensives*³⁵. Après la défaite de Stalingrad (31. janvier - 2 février 1943), Goebbels appelle à la « mobilisation de toutes les forces vives du pays », afin de mener « une guerre qui ne peut plus être qu'absolu » ; et Hitler, de sa part, « impose la mobilisation économique complète, nommant Albert Speer chef de l'industrie de l'armement³⁶ ». En ces jours, le groupe de résistance des proches du national-socialisme commence à prendre forme³⁷. Cependant, la majeure partie de l'armée n'a pas perdu confiance. Hitler convoque une conférence au Château de Klessheim (Autriche) avec les chefs des Etats satellites de l'Allemagne. Il demande de renouveler l'effort dans « la lutte contre les adversaires de l'Europe nouvelle³⁸ ». Sa proposition repose sur trois piliers. Il veut tenir le coup en Tunisie, renouveler la bataille sous-marine et entreprendre une offensive restreinte vers l'Est. « Ces perspectives vont déboucher sur trois défaites successives³⁹ », remarque Masson laconiquement. Il s'adonne ensuite à une description détaillée des faits de cette guerre d'anéantissement dans lequel les deux côtés subissent des pertes inimaginables. « Finalement », malgré les défaites en détail, « au printemps de 1944, l'armée allemande de l'Est a conservé sa cohésion⁴⁰ ».

Masson enchaîne avec les *Nouveaux fronts*⁴¹. Le 24 juillet 1943, Mussolini est capturé et mener en exil sur l'Île de la Maddalena. Dans la nuit du 8 au 9 septembre, les Allemands désarment et capturent environ 700.000 soldats italiens. Ils reconduisent Mussolini le 12 septembre. Mussolini reçoit la

²⁸ Cf. *ibid.*, p. 186.

²⁹ Cf. *ibid.*, p. 187.

³⁰ Cf. *ibid.*, p. 188.

³¹ Cf. *ibid.*, p. 222-257.

³² Cf. *ibid.*, p. 223-257.

³³ Cf. *ibid.*, p. 259-277.

³⁴ Cf. Ernst Klee, *Das Personenlexikon zum Dritten Reich*, Francfort s/M, Fischer, 2003, p. 390sq.

³⁵ Cf. Philippe Masson, *Histoire de l'armée allemande 1939-1945*, op. cit., p. 279-311.

³⁶ *Ibid.*, p. 279.

³⁷ Cf. *ibid.*, p. 280-583.

³⁸ Cf. *ibid.*, p. 283.

³⁹ *Ibid.*, p. 284.

⁴⁰ *Ibid.*, 311.

⁴¹ Cf. *ibid.*, p. 313-348.

directive d'Hitler d'établir en Italie un Etat socialfasciste.

Ce chapitre souffre particulièrement de l'absence de sous-titrage car il aborde des problématiques certes liées, mais bien distinctes. Outre l'épisode Mussolini, Masson décrit les batailles en Italie et dans la mer d'Egée. Nous ne nous arrêtons pas sur ces descriptions afin d'arriver tout de suite au prochain thème abordé dans ce chapitre; thème spécialement intéressant pour se rendre compte de la complexité de cette guerre. En fait, Masson consacre de longs développements aux mouvements de partisans⁴². Il distingue la résistance de l'Ouest de la résistance dans l'Est. Sur le territoire ouest, ces mouvements auraient profité largement du soutien britannique. Et pourtant, Masson conclut qu'« au total, la résistance armée à l'Ouest ne jouera nullement un rôle déterminante dans la défaite allemande à l'Ouest⁴³ ». Il continue avec la guerre des partisans à l'Est. La formation de ces groupes de partisans est à attribuer, selon l'auteur, aux « maladroites des Allemands à l'égard des nationalistes⁴⁴ » de ces régions. Et Masson conclut sur ce sujet en rappelant que « dès l'apparition du mouvement des partisans le commandement allemand réagit avec la plus extrême brutalité⁴⁵ » ; pour illustrer ce propos, il cite une directive du maréchal Keitel du 16 décembre 1942 d'une violence verbale exemplaire. Effectivement, il n'y a pas de différence entre la violence verbale et la violence des faits de guerre, justifiant encore une fois l'assignation de ce guerre comme absolue. Soulignant que les Allemands ne se contentaient pas avec la destruction des partisans, mais qu'ils voulaient terroriser la totalité de la population, Masson résume que « les méthodes sont toujours les mêmes⁴⁶ ».

Ensuite, il en vient à une quatrième problématique : la guerre aérienne contre l'Angleterre. Il renoue alors avec un aspect du deuxième point, à savoir le rôle des Anglais dans la formation des groupes de résistance. A l'occasion des réactions contre ces partisans, il avait déjà introduit la volonté de destruction qui caractérisait les troupes allemandes. Ainsi donc, l'ordonnance de Hitler pour cette guerre, à savoir effectuer « des raids au *Baedeker*, le célèbre guide touristique, sur les villes historiques du sud de l'Angleterre⁴⁷ » revêt une certaine logique. Reste un problème de chronologie : le récit de Masson ne permet pas de reconstruire la suite des raids. Quoi qu'il en soit - sur cette question, il est clair - pour Masson, « le tournant⁴⁸ » de cette guerre advient avec la mise à sac de Hambourg par la Royal Airforce les 24, 27 et 29 juillet 1943. Suite à ces raids, « une refonte totale de la stratégie aérienne s'impose aux Allemands. La priorité doit être accordée à la défense du Reich⁴⁹ ». Sur quoi le chapitre se termine.

Notons au passage qu'un tel but ne peut être conçu par un corps militaire. Comme nous avons vu au deuxième chapitre, l'armée a été, dès le départ, mise au service de ce but formulé par des universitaires et des artistes dès 1800. Sans pouvoir détailler cette proposition ici, soulignons que la préparation concrète de la *Machtergreifung* s'échelonnait sur plus d'un siècle. Par conséquent, il semble peu probable que ce but de la défense du *Reich* aurait été abandonné suite à la défaite militaire de 1945. Le travail de Masson peut nous sensibiliser à la survivance de la force occulte attrayante qu'est le national-socialisme.

Nous voilà arrivé au douzième chapitre, consacré à *La nouvelle Wehrmacht*⁵⁰. Ce chapitre contient les éléments indispensables pour comprendre à la fois le national-socialisme et l'événement que l'on appelle II Guerre mondiale. Masson souligne de prime abord la composition hétéroclite de la nouvelle *Wehrmacht*. Cette hétérogénéité vient de la politique de recrutement qui s'impose par la durée et la

⁴² Cf. *ibid.*, p. 325-343.

⁴³ *Ibid.*, p. 336.

⁴⁴ Cf. *ibid.*, p. 340.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 341 .

⁴⁶ *Ibid.*, p. 342.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 346.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 347.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 348.

⁵⁰ Cf. *ibid.*, p. 349-391.

cruauté de cette guerre. Sont recrutés des hommes de toutes les régions occupées. Surtout sur le terrain de l'URSS, l'armée et la *Waffen SS* recrutent plusieurs milliers de combattants car il se trouve qu'un nombre important de la population est acquis par l'orientation nationaliste.

Masson en vient à l'industrie de l'armement qui connaît, sous l'égide d'Albert Speer, assisté par le général Heinz von Guderian, un nouvel essor⁵¹. Guderian, « l'apôtre de la guerre éclair », se meut en stratège d'une guerre défensive. Masson explique que la série des défaites a continué car les conseils de Guderian ont été négligés.

Dans ce chapitre, Masson retrace aussi le développement de la *Waffen-SS*. Les explicitations que Masson avance à ce sujet imposent la question jusqu'où peut ou doit aller la neutralité de l'historien, avec une radicalité certaine. Cette idée guide notre restitution de ce chapitre.

L'auteur commence par un rappel historique. Avant la guerre, la SS a été une organisation tentaculaire comme les autres organisations policières et militaires. Dès 1940, la *Waffen-SS* comporte quatre régiments motorisés avec au maximum 80.000 membres. Les accords entre Hitler et l'armée fixaient que la *Waffen-SS* ne doit pas excéder 5% de l'armée. Masson décrit ainsi « la mission fondamentale de l'institution : renseignements, maintien de l'ordre, surveillance des camps, élimination raciale⁵² ».

Ensuite, il en vient à la constitution de ce corps dont les membres sont formés dans les *Junkerschulen* à Braunschweig et à Bad Tölz. Ils reçoivent une formation idéologique, militaire et physique. « A l'issue d'une formation exceptionnellement sévère », souligne Masson, « le jeune SS prête un serment spécial différent de celui de l'armée : "A vous, Adolf Hitler, Führer et chancelier du Reich, je jure fidélité et bravoure. A vous et à ceux que vous chargez de me commander, je promets d'obéir jusqu'à la mort et que Dieu me soit en aide⁵³. "»

Quelle était alors le rôle de la SS dans le renouvellement de la *Wehrmacht* ? En premier lieu, elle renforce les effectifs. Ainsi, en 1942, la *Waffen-SS* comporte 140.000 membres, malgré les réticences d'Hitler et la résistance de l'armée. Elle se divise en six grandes divisions dont les divisions *Adolf Hitler*, *Totenkopf* et *Das Reich*. Deuxièmement, de par la formation spéciale, c'est une troupe d'élite, à caractère froid, rapide, inébranlable, modeste. Par conséquent, son efficacité se montre plus spécialement après la défaite de Stalingrad. Hitler avait entretemps donné à Himmler le sceptre. Fin 1943, la *Waffen-SS* compte 300.000, 1944-45 plus que 600.000 membres. Cette augmentation des effectifs a été d'abord la suite d'un tri des candidats pour l'armée. Une partie a été d'office dirigée vers la *Waffen SS*. Mais des protestations des parents et des églises, attestant ainsi de sa « réputation plus que douteuse⁵⁴ », obligent les militaires de revenir sur un mode plus classique de recrutement. On dispensait donc d'abord une formation de base à tous. Au terme de cette formation, le jeune pouvait se décider entre l'armée et la SS. S'ajoutent les trois divisions recrutées dans les Balkans, à majorité musulmane. Or, c'est la *Waffen SS*, ces « divisions de choc », cette « armée dans l'armée⁵⁵ », qui a fait en sorte que la contre-offensive de Manstein en février-mars 1943 a été victorieuse.

A l'Ouest aussi, la motivation des nationalistes a été très forte car ils se sentaient appelés à défendre la civilisation européenne, vieille de 2000 ans. Interrompons encore une fois la restitution du livre pour rappeler que nous avons ici un de ces mensonges grossiers qui ont circulés déjà bien avant 1933 et qui n'ont pas disparu après 1945. Il s'agit de la prétention que le national-socialisme défend la tradition européenne contre la menace bolchevique. A cette prétention, nous opposons que le national-socialisme n'a jamais caché son intention d'une réorganisation de l'Europe selon les exigences de sa nouvelle vision du monde. Ces exigences concernent la pureté raciale de la population, autrement dit la réduction de la population européenne aux peuples de race pure. Sur cet arrière-plan, on arrive à mieux comprendre la suite des propos de Masson. En effet, il évoque les cercles issus des volontaires de la SS

⁵¹ Cf. *ibid.*, p. 353sqq.

⁵² *Ibid.*, p. 357.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 358.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 361sqq.

qui tachaient d'instituer dans leurs pays des systèmes totalitaires, des satellites de l'Allemagne. Le recrutement dans les zones occupées a été au service du même but, comme le montre le passage suivant :

« De toute manière comme il le soulignait lui-même, Himmler ne laissait aux volontaires pas d'autre choix que la subordination au Reich, dans le cadre de l'Europe nouvelle. "Nous ne vous demandons pas de renier votre patrie, ni de faire quoi que ce soit qui répugnerait à tout homme fier de son pays, qui l'aime et qui a le respect de soi-même. Nous ne vous demandons pas davantage de devenir allemands par opportunisme. Mais ce que nous attendons de vous, c'est que vous subordonniez votre idéal national à un idéal racial et historique supérieur, celui du Reich germanique⁵⁶." »

Finalement, la *Waffen SS* comportait 38 grandes divisions dont les 12 dernières ont été formées à toute vitesse à la fin de la guerre. Chaque division avait des tâches précises. « De fait, dans son ensemble, le comportement de la plupart des unités de la *Waffen SS* a répondu à l'attente de Hitler et de Himmler⁵⁷. » Sans se prononcer plus sur ces attentes, Masson ajoute que « le comportement de la *Waffen SS* n'a pas toujours été exemplaire. Dès la campagne de France, certaines unités se signalent par des exécutions sommaires de prisonniers. Au cours de sa traversée du Limousin en juin 1944, la *Das Reich* s'illustre par les pendaisons de Tulle et le massacre d'Oradour⁵⁸. »

L'historien décrit des faits et essaie de les interpréter mais il n'est pas là pour juger. Et pourtant, une ambiguïté traverse ce livre qui semble trop souvent prôner les acquis de l'armée du *Reich* hitlérien tout en condamnant certains excès. On s'attendrait alors à des analyses plus fines, mais Masson reprend le catalogue des détails techniques et géographiques. Il enchaîne avec les forces de l'air, soulignant les mauvaises décisions surtout de Göring. Göring perd alors la confiance d'Hitler et sombre dans un monde d'imagination et de drogues. De sa part, Hitler annonce le 9 novembre 1943, date anniversaire du *Putsch* de 1923, la nouvelle *Vergeltungswaffe*.

Masson termine sur la Marine incluant des informations importantes sur l'enjeu des codes secrets et passe au 13e chapitre avec le titre énigmatique *La stratégie ensorcelée*⁵⁹.

Entre réalité et irrationalité : l'esprit national-socialiste, source extraordinaire d'énergie

Ce chapitre demande au préalable une mise au point. Commençons par relever des paradoxes trop peu pris en compte caractérisant le national-socialisme : d'un côté, Hitler revendique l'obéissance absolue à sa volonté; de l'autre côté, les lois et les décrets se font la chasse. Les lois se succèdent si rapidement qu'elles suscitent la moquerie de la population, et cela malgré la peur qui régnait⁶⁰. Deuxièmement, l'autorité d'Hitler est liée à son aura. On dit de lui qu'il fait le juste au juste moment.⁶¹ Les citations hitlériennes reproduites par Masson montrent la logique interne de cette foi en le *Führer*⁶². Par conséquent, le *Führer* est irremplaçable. Mais il est, comme tous ses subordonnés, livré à lui-même. Dans tout combat politique, il est engagé dans une lutte à mort qui l'oblige à déployer ses compétences⁶³. La question de sa succession *strictu sensu* est impossible. Par conséquent, il faut absolument qu'il prenne sur lui toutes les fautes de ses subordonnés avec tout ce que cela implique et

⁵⁶ Ibid., p. 360sq.

⁵⁷ Ibid., p. 361.

⁵⁸ Ibid., p. 363.

⁵⁹ Cf. *ibid.*, p. 393-431.

⁶⁰ Victor Klemperer, *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten. Tagebücher 1933-1945*, Berlin, Aufbau, 1996, 2 t; *passim*.

⁶¹ Cf. Philippe Masson, *Histoire de l'armée allemande 1939-1945*, *op. cit.*, déjà p. 57.

⁶² Cf. notamment *ibid.*, p. 100sq.

⁶³ Cf. *ibid.*, p. 149!

qu'il reconnaisse le moment de sa fin⁶⁴. En cet instant seulement se pose alors la question d'un *Führer* qui vient prendre sa place. En outre, une vue d'ensemble des passages qui concernent Hitler et la *Schutzstaffel* (SS) permet de comprendre que Hitler a transformé de façon décisive les institutions politiques, dont le secteur militaire. De ce point de vue, le titre de l'ouvrage de Masson est problématique car il gomme cette transformation d'une armée classique en *Wehrmacht* national-socialiste⁶⁵. Masson traite la *Waffen-SS* en détail. Prenant en compte tous les efforts qui transparaissent dans cette présentation - peut-on vraiment croire que 1945 a réellement été un terme ? Ce n'est pas une question académique. Elle s'adresse à la population européenne dans son ensemble. Le joug a été brisé, on pouvait de nouveau respirer librement. Mais il n'y avait pas de remparts protégeant cette population, libérée de l'oppression militaire, devant l'infiltration intellectuelle qui, elle, entretenait l'esprit de cette nouvelle vision du monde. Aujourd'hui (automne 2011), ne vivent que peu de personnes ayant vécu encore ces temps. Mais les générations suivantes sont aussi exposées à cette question. Le chapitre sur la stratégie ensorcelée renforce cette impression que Masson cherche subrepticement à réhabiliter Hitler. Ce chapitre traite du service secret. Le service secret, complété par le *Forschungsamt* sous la direction de Göring, a réussi à comprendre à peu près tous les codes secrets des autres pays. « Le tournant majeur du renseignement allemand se manifeste dès la chute de la France⁶⁶ » car une des sources d'information la plus importante sur ce qui se passe aux Etats-Unis a été l'échange entre les Etats-Unis et la France. « Mais la source de renseignements alliés de loin la plus importante concerne la rupture du code Enigma⁶⁷ », dès fin mai 1940. Aussi, « certaines surprises [...] ne tiendront pas au manque de renseignements, mais à des fautes graves d'exploitation⁶⁸ ».

L'occasion se prête ici de discuter un problème plus général. On entend souvent que le national-socialisme a été porté par une vision du monde irrationaliste. C'est ici, en confrontation avec leur usage des codes secrets, que cette opinion se falsifie. L'irrationalité proclamée par les doctrinaires du national-socialisme ne relève pas d'un irrationalisme s'opposant à l'usage de la raison et pas non plus d'une créativité au sens de la pensée complexe. Cette irrationalité consiste en un concept de raison s'écartant du concept d'une raison universelle qui soutient l'opposition rationalisme/irrationalisme. Ce nouveau concept met la raison au service du caractère racial germanique. La raison devient l'esclave des exigences de la nouvelle vision du monde. Ainsi ils ont été tout à fait capables de construire et de déchiffrer des codes secrets - entreprise herméneutique difficile, il faut des compétences rationnelles assurées. Donc, l'irrationalité national-socialiste ne détruit pas la raison en tant que raison. Elle la réoriente, elle la détourne.

Masson aborde dans ce chapitre aussi le groupe des résistants parmi l'élite. Ces personnes ont tous salué la *Machtergreifung* d'Hitler. Au fil du temps, ils se sont aperçus du caractère pernicieux du national-socialisme. Patriotes oui, mais pas national-socialistes, ils voulaient alors essayer de restaurer une monarchie - mais de prime abord, éliminer ce régime diabolique.

Le titre de ce chapitre demande une explication. C'est pourquoi nous avons esquissé le rôle de l'irrationalité. L'expression >la stratégie ensorcelée< évoque l'irrationalisme, voire même l'occultisme au sens classique du terme (nous laissons de côté la signification psychanalytique de cette notion pouvant se référer au caractère séducteur du *Führer*). Mais nous avons vu qu'il s'agit du codage et du déchiffrement des codes secrets, activités tout à fait rationnelles, demandant même des efforts rationnels considérables.

Outre la question des codes secrets, ce chapitre se concentre sur la personne d'Hitler que Masson reprend par ailleurs dans son livre *Hitler chef de guerre*⁶⁹. Ainsi, les pages 416sq sont dédiées au

⁶⁴ Cf. *ibid.*, 264.

⁶⁵ Cf. *ibid.*, 357- 363.

⁶⁶ *Ibid.*, p.408.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 410.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Philippe Masson, *Hitler chef de guerre*, Paris, Perrin, 2005, cf. pour ici p.192-229.

moment où Hitler a été si souffrant qu'il croyait à un ensorcellement. Il s'isole, ne participe plus aux réunions, n'accepte plus aucune contradiction. Il n'est plus capable d'affronter la vie sociale et devient victime de ses hantises :

« Après Stalingrad, le malaise s'aggrave. Hitler perd le sommeil et reste hanté jusqu'à l'obsession par des détails de la bataille. En février 1945, il déclara à un médecin militaire : "Je continue à voir des cartes d'état-major dans le noir et mon cerveau continue à fonctionner, et il me faut des heures pour m'endormir. A ce moment-là, si j'allume la lumière, je suis capable d'indiquer exactement sur un schéma l'emplacement de chaque division à Stalingrad. Cela continue ainsi pendant des heures, jusqu'à ce que je m'endorme vers cinq ou six heures du matin. »

Entre le printemps et l'été 1943, Hitler est sujet à de profondes dépressions. Une mutation se manifeste ensuite. Cherche-t-il à se donner le change, à se duper lui-même ou à impressionner son entourage ? Toujours est-il que, aux dires de Speer, sa foi dans la victoire finale ne le quitte pratiquement plus⁷⁰. »

Le 14e chapitre, *L'impossible guerre de Sept ans*⁷¹ traite de l'année 1944 qui sera « l'*annus horribilis* »⁷² pour l'Allemagne. Masson décrit les fautes stratégiques, enchaînant avec le développement du groupe de résistance autour de Goerdeler et de Beck. La confusion règne partout. La Normandie et la Bretagne sont dévastées.

Masson reprend la saga de Rommel (cf. supra). Rommel est tiraillé entre sa fidélité envers le chef d'Etat - donc la fonction qu'Hitler occupe - et la personnalité d'Hitler même dont il voit bien qu'il ne faut plus le laisser au pouvoir. Rommel est alors attiré par le groupe de résistance. Cette *Crise militaire et politique*⁷³ dont viennent aussi ces tiraillements de Rommel, fait l'objet du chapitre prochain. Après une esquisse des durs combats en Italie et sur le Balkan, Masson revient à l'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944. Son échec déclenche une « répression [...] d'une brutalité exemplaire⁷⁴ ». On compte environ 200 lynchages. Masson souligne que « le sort le plus tragique concernera Rommel⁷⁵ », qui sera poussé au suicide.

Cette répression se traduit au front Ouest par une confusion grandissante car plusieurs de responsables combattant en France ont été impliqués dans l'attentat. Il en résulte une situation analogue à la situation de Stalingrad. Cependant, ce n'est pas la fin, comme Masson cherche à montrer dans le 16e chapitre, *Chute et redressement*⁷⁶. La défaite se désigne clairement dès août 1944. Et pourtant, l'armée allemande se redresse et tient encore huit mois. L'épuisement règne et les ordres d'Hitler contredisent ouvertement la réalité. Mais « l'obéissance aveugle au Führer ne doit plus être un vain mot⁷⁷. » Masson souligne que les « troupes, imprégnées d'esprit national-socialiste » se battent « avec une extraordinaire énergie⁷⁸ ». Quels renseignements peut-on tirer de ces explications sur le cadre de ces faits de guerre ? L'armée allemande aurait-elle tenu le coup si elle avait eu assez de provisions ? On est encore une fois confronté à cette question de la qualité de cette défaite en 1945.

Après quelques pages sur le front ouest, Masson en vient à l'Est. « Le raidissement allemand se manifeste sur les autres fronts⁷⁹ », constate-t-il avant d'en venir à une de ces passages qui soulignent l'affreux comportement des russes; passages qui indiquent clairement sa volonté de relativiser le régime hitlérien et qui se concentrent vers la fin du volume⁸⁰. « Au prix d'une lutte opiniâtre, les

⁷⁰ Philippe Masson, *Histoire de l'armée allemande 1939-1945*, op. cit 416sq.

⁷¹ Cf. *ibid.*, p.433-463.

⁷² *Ibid.*, p. 434.

⁷³ Cf. *ibid.*, p. 465-486.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 476.

⁷⁵ Cf. *ibid.*, p. 477sq.

⁷⁶ Cf. *ibid.*, p. 487-523.

⁷⁷ Cf. *ibid.*, p. 490.

⁷⁸ Cf. *ibid.*, p. 498.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 503.

⁸⁰ Cf. *ibid.*, p. 542sq, 559, 562, 570.

Allemands [...] reprennent la ville de Goldap où ils découvrent que toute la population a été massacrée avec des raffinements de cruauté⁸¹. » Et a Masson de conclure : « Avant-goût du cauchemar que vivront les populations des provinces de l'Est quelques mois plus tard⁸². » Est à souligner que les faits que Masson décrit, ainsi que son évaluation, ne sont pas à mettre en question. Mais au lieu de mettre en perspective commune le comportement des troupes allemandes et des troupes soviétiques, Masson ajoute qu'« en définitive, [...] après un indiscutable fléchissement, le soldat allemand a retrouvé ses qualités traditionnelles⁸³ ». La défaite de l'Allemagne venait, finalement, de la destruction des lieux de production. Dans ce contexte, il dit qu'en « automne de 1944, le problème clé est celui des effectifs. Le retour des blessés ou des malades sorties de convalescence ne suffit pas à combler les vides. Himmler, placé à la tête de l'armée de l'intérieur, et Goebbels, nommé, le 12 juillet, commissaire à la guerre totale, entendent procéder à une véritable levée en masse⁸⁴. » C'est un de ces passages où il émet dans un langage calme et sans les marquer d'aucune façon, des énormités - enfin, des énormités vu à partir d'un point de vue non-national-socialiste. Demandons-nous par exemple ce que c'est qu'un « commissaire à la guerre totale⁸⁵ » ? Dans le langage qu'il applique aux malades et blessés, la tendance de techniser le discours que Klemperer observe tout au long de cette période de 1933 à 1945 est facile à reconnaître⁸⁶. Une page plus loin, il remarque de façon lapidaire « qu'en dépit de cinq années de guerre, l'Allemagne de la fin de 1944 dispose encore d'importantes réserves de main d'œuvre⁸⁷ ». Si, plus tard, il explique qu'il y avait de nombreux étrangers⁸⁸, pas un mot sur les derniers citoyens juifs, destitués de toute dignité humaine et qui n'ont pas encore été assassinés. Et bien évidemment, « ce sont les adolescents, issus de la Hitler-Jugend, à l'origine d'une formation militaire depuis, qui afficheront des qualités combattives et un esprit de sacrifice vraiment exceptionnels. [...] Les écoles effectuent encore un énorme effort d'instruction associé à une éducation politique intense⁸⁹. » Par conséquent, « une nouvelle Wehrmacht semble renaître de ses cendres à la fin de 1944⁹⁰ ». Cependant, les pertes sont énormes car ces troupes n'avaient aucune expérience de combat. Le 12 décembre, Hitler annonce dans un discours l'action brouillard d'automne, « une manœuvre d'envergure qui sera déclenché le 16 décembre⁹¹ ». Jusqu'au 18 janvier, il y a des pertes extrêmes sur toutes les côtes. Du côté allemand, c'est l'armée qui souffre plus que la SS. Finalement, le bilan est encore une fois au détriment des Allemands et Masson commente : « Le dernier coup de poker de Hitler a échoué⁹². » Masson admet aussi que « la stratégie hitlérienne [...] va à l'encontre des règles établies de l'art militaire⁹³ ».

Le rescapé de la guerre : la reconnaissance du plus grand don du national-socialisme

L'avant-dernière chapitre, *Les derniers accents*⁹⁴ atteste encore une fois cette difficulté qu'avaient les Allemands de saisir réellement l'évidence de la défaite. Mais Speer sait que la catastrophe ne tarderait pas : « Tous les rapports remis à Hitler par le grand maître de l'économie s'achèvent invariablement par

⁸¹Ibid., p. 503.

⁸² Ibid.

⁸³ Cf. p. 504sq.

⁸⁴ Cf. p. 506.

⁸⁵ Ibid.

⁸⁶ Cf. Victor Klemperer, (1996), *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten. Tagebücher 1933-1945*, Berlin, Aufbau, 2 tomes.

⁸⁷ Philippe Masson, *Histoire de l'armée allemande 1939-1945* [1994, 1997], Paris, Perrin, 32010, p. 507.

⁸⁸ Cf. *ibid.*, p. 577.

⁸⁹ Cf. *ibid.*, p. 509sq.

⁹⁰ Cf. *ibid.*, p. 511.

⁹¹ Cf. *ibid.*, p. 515sq.

⁹² Cf. *ibid.*, p. 521.

⁹³ Cf. *ibid.*, p. 523.

⁹⁴ Cf. *ibid.*, p. 525-559.

la formule suivante : "La guerre est perdue⁹⁵." » Sur le front est, l'armée allemande entreprend une dernière grande offensive au moment du solstice. Il est alors conséquent que le dernier chapitre, *Moral et politique*⁹⁶ ne contient presque plus de dates techniques et des faits de guerre. Masson engage une discussion explicite du sens de cette guerre. Cependant, quand il aborde l'armée allemande, l'auteur se retire une fois de plus sur sa position d'historien et ainsi, le lecteur qui attend enfin une prise de position sans équivoque reste sur sa faim. Car s'il est très clair à l'égard de l'armée soviétique, il manque un tel positionnement pareil en ce qui concerne le côté allemand. Bien au contraire, il explique « le comportement du haut commandement » avec le « développement d'une insensibilité quasiment absolue » qui, outre d'une « familiarité constante avec la mort », procéderait « aussi de la politique des adversaires du Reich qui n'a pas eu le monopole de l'agression et de la cruauté⁹⁷ ». Pour autant, il cite le général von Manstein disant que « "cette guerre, à elle seule, contre la force armée soviétique, n'est pas menée selon la norme établie par les règles de la guerre européenne⁹⁸" ». Admettons-le. En quoi alors se distingue l'armée allemande ? Masson écrit que « l'armée allemande a mené deux guerres successives totalement différentes l'une de l'autre ». ⁹⁹ Cette proposition lui sert de base pour sa condamnation sans répit de l'URSS : « 80 à 85% des soldats allemands ont été tués ou ont disparu à l'Est. La Russie a été le tombeau de l'armée allemande¹⁰⁰. »

Piège à double tranchant.

Premièrement, comme le montre Hilberg avec toute la clarté requise¹⁰¹ (notons quand même que Masson ne le tait pas complètement¹⁰²), l'armée allemande a mené de fait deux guerres. Seulement, ce double combat ne se compose pas de deux frontières géographiques comme le suggère Masson. Si l'un est bien la guerre menée sur le terrain, le deuxième concerne la tâche poursuivie par le national-socialisme : la conquête de l'Europe par sa vision du monde. Masson indique lui-même ces deux niveaux lorsqu'il aborde les pays balkaniques par exemple (cf. supra).

Le deuxième piège concerne cette hostilité implacable de Masson contre l'armée soviétique. A première vue, il semble que l'on puisse sans problèmes acquiescer à ses propos. Mais une lecture plus fine met à jour que Masson ne traite pas les deux armées de la même façon. Et pourtant, dans cette guerre, l'armée soviétique et l'armée allemande ont dépassé les limites. Ils propageaient volontairement angoisse et terreur en tuant le maximum d'hommes de toutes les manières imaginables et surtout inimaginables. En aucun cas voudrais-je donner l'impression de défendre ici contre Masson l'armée soviétique. Pourtant, faut-il accepter qu'il traite les troupes du *Reich* hitlérien comme une armée qui ne fait que se battre pour sa patrie ? Suffit-il de remobiliser les représentations stéréotypées du Russe, issues des guerres précédentes, pour expliquer ces débordements de violence ?

Ce chapitre revient, en outre, à une stratégie déjà employée lors de la présentation de la *Wehrmacht*¹⁰³. Cette présentation a été articulée autour de l'instruction, de l'éducation et de la formation du combattant allemand sous le régime du national-socialisme; idée qui est ici portée à son paroxysme. Masson se réfère à une description de l'armée allemande en des termes psychosociologiques :

« On a pu évoquer également l'existence de «groupes primaires» apolitiques, composés d'hommes unis par les liens de camaraderie et des épreuves vécues ensemble. Le soldat allemand aurait trouvé au niveau de la compagnie, du bataillon, du régiment ou même de la division une cellule où il se trouvait

⁹⁵ Ibid., p. 527.

⁹⁶ Cf. *ibid.*, p.561-594.

⁹⁷ Ibid., p. 589.

⁹⁸ Ibid., p. 579.

⁹⁹ Ibid., 562.

¹⁰⁰ Ibid.

¹⁰¹ Cf. Raul Hilberg, *La destruction des juifs d'Europe* [1985]. Edition définitive complétée et mise à jour, Paris, Gallimard, 2005 2t.

¹⁰² Cf. Philippe Masson, *Histoire de l'armée allemande 1939-1945*, op. cit., 577.

¹⁰³ Cf. plus spécialement *ibid.*, 357.

chez lui, en confiance, et où il se « professionnalisait » avec une rapidité surprenante¹⁰⁴. »

Ces groupes primaires n'ont pas été affectés par « l'ampleur des pertes¹⁰⁵ ». Masson avance que « la reconstitution d'unités éprouvées s'effectue, pour la plus grande partie, par le retour des blessés sortis de convalescence », de sorte que « l'insertion d'éléments nouveaux ne constitue souvent qu'un apport secondaire dont l'intégration est ainsi relativement facilitée¹⁰⁶ ». Comme si ce combat n'aurait été qu'une balade du style *Wandervögel* avec quelques dangers en plus, ou, selon les mots de Masson, « une rude école qui a permis de purifier l'âme allemande¹⁰⁷ » !

Il y aura encore beaucoup de points à discuter, mais venons-en avant de terminer sur un aspect qui ouvre encore une autre perspective sur cette question de la fin du national-socialisme. « Force est de faire intervenir l'aspect politique », souligne Masson avant d'expliquer que « le régime a su admirablement stimuler la « combativité latente » d'un peuple traumatisé par l'humiliation de Versailles, le fardeau des réparations ou l'occupation de la Ruhr¹⁰⁸ ». Outre qu'il ne précise pas de quel régime il s'agit et accorde alors une place exemplaire au régime hitlérien, ce constat ne devient pas vrai parce qu'il est répété maintes fois. Ce n'est pas le lieu ici de le prouver, mais rappelons que, dans les années 1920, la justice a été mise en route : il y avait la Société des nations, il y avait des initiatives privées, culturelles, économiques - bref, les efforts pour résorber les suites du traité de Versailles par une solution politique a été en route. Cependant, ce processus a été silencieux, tandis que le combat des partis a occupé bruyamment les rues. Mais continuons avec les explications de Masson :

« Il <sc. le régime> a réussi à exploiter un ensemble complexe de désirs, de revendications et d'aspirations d'une nation profondément atteinte dans son identité. Ses succès sur le plan économique, la renaissance de la puissance allemande ont suscité, au sein de la jeune génération en particulier, un sentiment de fierté et d'extrême confiance en soi, et la volonté de faire passer l'exigence du parti et le bien de la communauté avant ceux de l'individu. La devise "un seul Reich, un seul peuple, un seul Führer" était approuvée avec enthousiasme¹⁰⁹ ».

Cependant, en se confrontant patiemment aux documents de ces années, on arrive à un constat sensiblement différent. Le peuple allemand avait une légère amorce de sentiment de culpabilité en souvenir de la guerre 1914-18, pour la simple raison que cette guerre a été accueillie avec enthousiasme. Les acclamations accueillant Hitler sont d'une toute autre nature. La montée du national-socialisme est le résultat des stratégies militantes et rhétoriques, voire pédagogiques. Autant que le vrai sentiment du peuple - si un tel sentiment peut exister - l'aspect politique n'a joué qu'un rôle secondaire, et Masson est bien conscient de ces faits. C'est alors qu'il cite le « successeur du Führer », à l'occurrence Dönitz qui, « en mai 1945, au lendemain de la capitulation », tient « un discours destiné à maintenir le courage du peuple allemand¹¹⁰ ». Terminons alors avec ces paroles saisissantes :

« L'essentiel, c'est de sauvegarder à tout prix le plus grand don qui nous ait été fait par le national-socialisme : notre unité. En dépit de l'effondrement militaire total de ce jour, notre peuple n'est pas semblable au peuple de 1918. Il ne s'est pas trouvé divisé. Soit que nous établissions une autre forme de national-socialisme, soit que nous nous conformions au genre de vie que nous imposera l'ennemi, nous devons veiller avant tout à ce que l'unité qui nous a été donnée par le national-socialisme soit

¹⁰⁴ Ibid., 565.

¹⁰⁵ Ibid., p. 572.

¹⁰⁶ Ibid.

¹⁰⁷ Ibid.

¹⁰⁸ Cf. *ibid.*, 572.

¹⁰⁹ Ibid., 573.

¹¹⁰ Ibid., p. 583.

maintenue quoi qu'il adviene¹¹¹.»

[Suivent encore une *Conclusion*¹¹² qui s'inscrit dans le même ordre d'idées que ce dernier chapitre, les quelques *Notes*,¹¹³ une *Chronologie*,¹¹⁴ une *Bibliographie*,¹¹⁵ des *Cartes*¹¹⁶ et l'*Index*.¹¹⁷]

¹¹¹ Ibid.

¹¹² Cf. *ibid.*, 594-600.

¹¹³ Cf. *ibid.*, 601-613.

¹¹⁴ Cf. *ibid.*, 615-625.

¹¹⁵ Cf. *ibid.*, 627-636.

¹¹⁶ Cf. *ibid.*, 637-625.

¹¹⁷ Cf. *ibid.*, 653-659.